Zeitschrift: Journal suisse d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 63 (1966)
Heft: 3

Rubrik: Le jardin de l'abeille ; Variétés

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

OBSERVATIONS SUR LA MIELLÉE DES FORÊTS de 1924 à 1964

Pendant cette longue période, je n'ai vu que deux ou trois fois la miellée sur les sapins où le puceron était absent... est-ce à dire qu'il n'avait pas passé par là ? Je n'ose l'affirmer vu la mobilité étonnante de ce petit insecte.

En juin 1924, j'avais mis mes ruchettes de fécondation en bordure d'une lignée de sapins que j'avais plantés moi-même en mars 1910. Ayant terminé mon service à 16 h. 30, je me suis rendu directement au lieu où étaient mes ruchettes et qu'elle ne fût pas ma surprise... les toits de mes cinq ruchettes étaient couverts d'abeilles en train de lécher de petites flaques d'un liquide transparent de la grandeur d'une pièce de dix centimes. Intrigué, je pose à ma femme la question suivante : qui a bien pu venir asperger mes ruchettes avec du sirop ? Ma femme me répondit que personne n'était venu à cet endroit, qu'elle était sur place depuis 13 h. 30, à tricoter. Levant la tête, j'aperçus de nombreuses et fines gouttelettes au bout des aiguilles de sapin du côté exposé au soleil. Je m'empressais d'aller chercher un grand papier d'emballage et, à mon retour, je coupais deux branches de 80 cm. de longueur, que je secouais fortement sur le papier. Pas trace de puceron et aucune fourmi en ce lieu, ni aux environs. En 1938, même constatation à une haie de thuyas, au chemin de Rovéréaz à Chailly-sur-Lausanne, où les abeilles vidaient des cloques de la grosseur d'un grain de pois.

En 1948, le 9 mai, lors de l'assemblée de la section d'apiculture de Sion, un membre de cette section nous montra une branche de thuya, avec deux cloques énormes, branche qu'il avait coupée à la haie devant l'Hôtel de la Planta à Sion.

Cette même année j'ai trouvé sur des sapins, à 100 mètres de mon rucher, de très nombreuses cloques sur des pousses de l'année, c'était fin juillet. La grosseur de ces cloques variaient de la grosseur d'un grain de millet à celle d'un gros noyau de cerise.

Ce liquide transparent comme de l'eau, était enrobé d'une matière cireuse très fine, que les abeilles vidaient avec une fébrilité étonnante.

Le 4 août 1959, le jardinier de la propriété située à côté de mon rucher me dit : « Bien le bonjour, ce matin je n'ai pas eu besoin

de mon réveil à 4 heures., vos abeilles ont fait un tel chahut que j'ai cru qu'il y avait un essaim. »

Sur ces données, je lui ai demandé l'autorisation d'aller visiter ce sapin qui se trouvait à 7 ou 8 mètres de la fenêtre de sa chambre à coucher, et les premières branches à plus de cinq mètres du sol ; je grimpai sur une échelle et je constatai que, sur les pousses de l'année, il y avait de nombreuses cloques et un grand nombre d'abeilles au travail.

La balance indiquait une augmentation de plus de 2 kg. à midi et de 4 kg. 600 à 18 heures. Au rucher, l'activité était en forte diminution vers les 16 heures, par contre, vers 18 heures, les abeilles se dirigeaient nombreuses vers la forêt.

Le 5 août, à 8 heures, je monte de nouveau sur le sapin, visite très minutieusement deux ou trois branches... Cette fois, plus aucun doute, je découvre de nombreux pucerons, de la grosseur d'une coccinelle, mais plus bossus avec les raies fines d'un gris pointillé de noir et de fines raies lisses couleur chocolat. Le nom de ces pucerons m'est inconnu.

Le mystère de la miellée des forêts m'était dévoilé, c'est à ce moment que je me suis rendu compte pourquoi je ne trouvais pas de pucerons ? Ces petits insectes se déplaçaient avec une rapidité surprenante, ils nous échappent à la vue par camouflage, s'introduisent dans la moindre fente, sous l'écorce et, ainsi, il est difficile de les découvrir. De là, bien des apiculteurs pensaient que la miellée pouvait se produire sans le puceron. J'étais du nombre jusqu'à ce moment-là.

Mais d'où venaient ces gros apports journaliers ? Des déjections des pucerons ?... Détrompez-vous, ils proviennent des cloques formées aux blessures faites par le rostre de ces insectes à l'écorce des arbres où ils vivent.

Lors de miellées de sapin, des augmentations journalières de 6 à 9 kg. ont été très souvent enregistrées. Les déjections font le beurre des guêpes, rarement les abeilles y touchent.

Je m'en suis rendu compte en 1961, où ces déjections tombaient sur des feuilles de bégonia, provenant d'un saule dont les racines étaient irriguées par un petit filet d'eau sortant d'une volière. M. le Dr Bouvier se reconnaîtra à la description de ce petit tableau, car, en arrivant devant sa villa, il me dit : « Vous voyez, je travaille aussi pour les apiculteurs, sur les feuilles de bégonia, aucune abeille, mais de nombreuses guêpes, par contre, sur les branches du saule, autour des blessures faites à l'écorce par les pucerons, des abeilles en grand nombre. Les pucerons sur le saule étaient petits, vert pâle et quelques-uns ailés.

A la mi-août 1964, tout s'est passé comme en 1959, mais il y a

eu ceci de particulier, le jardinier n'était plus le même, malgré cela les pucerons étaient aux mêmes endroits.

J'ai eu soin de relever, lors des grandes miellées de forêts, la température diurne et nocturne. A 4 heures du matin, le thermomètre marquait + 8° C., à 14 heures entre 34 et 35° C. à l'ombre. Etat du sol : humidité marquante.

Pour terminer cet article, je dois remercier bien cordialement le Dr H. Wille, de la section apicole du Liebefeld, pour avoir eu l'amabilité de nous doter d'une brochure des plus instructive sur « Le problème des miellées des forêts ».

Lausanne, le 10 février 1966. *L. Mages.*

EXPÉRIENCES DE POLLINISATION PAR L'ABEILLE
à la Société d'apiculture de Lausanne

Samedi soir, 11 décembre, les membres de la section, réunis au Café Helvétique, eurent le grand privilège d'entendre M. P. Ph. Mottier, chef de cultures à Marcelin, sur un sujet passionnant : « Expériences de pollinisation par l'abeille ».

Présenté par M. R. Bovey, président, le conférencier expliqua avec beaucoup de clarté les principes de la fécondation des végétaux, la réduction du nombre des chromosomes dans les cellules sexuelles, l'impossibilité de l'autofécondation chez les pommiers, la stérilité du pollen de certains pommiers dit triploïdes (Gravenstein, Boskoop, par exemple), la nécessité, dans les grands vergers à monoculture, de disséminer des pieds pollinisateurs, de répartir dans ces cultures des colonies d'abeilles distributrices de pollen fertile, c'est-à-dire capables de germer et de féconder les ovules.

En effet, seules les fleurs bien fécondées peuvent donner naissance à des fruits normaux contenant en moyenne six à dix pépins. Un fruit à une, deux ou trois graines seulement ne se développe pas normalement et tombe.

Chargé d'étudier les causes du rendement anormalement bas des plantations de « Golden délicious » de la côte lémanique, M. Mottier a trouvé en Amérique une partie de la réponse au problème posé. A l'exemple des Canadiens, il fit construire d'ingénieux petits moulins distributeurs de pollen qui se placent devant l'entrée des ruches. Celles-ci sont apportées au début de la floraison et disposées dans les plantations à raison de quatre colonies par hectare. Les boîtes distributrices sont munies d'un mouvement d'horlogerie qui actionne une brosse cylindrique chassant le pollen par une fente. Elles obligent les abeilles partant pour la récolte à passer au travers d'une légère pluie de grains de pollen. L'insecte emporte ainsi du pollen fixé à ses poils, dans sa visite aux fleurs de pommiers dont la fécondation croisée sera assurée.

Comment se procurer du pollen vivant ? Des grappes de fleurs de pommier à pollen fertile sont cueillies d'abord sur des arbres de Jonathan, Starking, Reine des reinettes. En deux heures et demie, une personne peut récolter des fleurs contenant 200 grammes d'étamines vertes qui donneront après dessiccation et tamisage, 9 grammes de pollen. Mélangé avec de la poudre de lycopode pour le diluer et éviter que les abeilles ne le récoltent au lieu de s'en charger, il peut être utilisé sans autre ou stocké au réfrigérateur. Il suffit de remplir les auges des distributeurs le matin, au moment où les butineuses partent pour la récolte. Et cela pendant trois ou quatre jours de beau temps, à la pleine floraison.

Les résultats sont stupéfiants. Les chiffres montrent avec une clarté aveuglante que telle exploitation de 3 hectares de « Golden » voit son rendement sextupler de 1963 à 1964, passant de 5,5 tonnes à 35 tonnes et cela grâce à la plantation de 24 pommiers adultes de « Jonathan », l'installation de bouquets de branches fleuries en pots et de 12 ruches réparties dans les différentes lignées d'arbres, les arbres proches des pollinisateurs accusant une récolte moyenne de 56 kilos alors que les plus éloignés n'en produisent que 16 kilos.

Une autre expérience réalisée près de Rolle sur une exploitation de 2 hectares de « Golden pures » avec emploi de moulins distributeurs uniquement donne des résultats identiques entre les années 1964 et 1965, grâce à l'installation de 3 ruches avec moulins distributeurs de pollen.

Un autre résultat est intéressant à relever. C'est que le miel provenant de ces colonies est hautement apprécié des dégustateurs. Comme le miel de Suisse, son goût et son parfum sont dus à la variété des fleurs butinées. Elles se succèdent au cours de la saison : dans un ordre quasi immuable : dents-de-lion d'abord, puis tous les arbres fruitiers et les acacias ; suivent les colzas, puis les fleurs des prairies naturelles, esparcettes, sauges, mélilots, les fleurs des haies, et, pour terminer, la chance aidant, ce seront les miellées du sapin blanc et de certains feuillus pour la fin de la récolte.

C'est dire que le miel du pays devrait figurer sur nos tables à tous nos déjeuners, assurant d'abord notre plaisir et surtout notre bonne santé. *G.-L. Rossat.*

Variétés

ABEILLES ET POUX SAN JOSÉ

La propagation rapide du pou San José dans le verger valaisan, a obligé le gouvernement et les communes intéressées à mettre au point un moyen de lutte d'ensemble pour essayer d'enrayer ce fléau. Tous les arboriculteurs se félicitent de cette sage décision.

Il n'est pas de mon ressort — n'étant que petit arboriculteur — de vous démontrer par quel canal cet insecte a pénétré dans notre contrée — quelles ont été les conditions de son infiltration — vivait-il à l'état endémique ? Son apparition est-elle sporadique ? A cela, la science seule, peut nous répondre. Ce qui importe pour nous — arboriculteurs et apiculteurs — c'est d'en venir à bout, en ménageant, bien sûr, nos chères collaboratrices : nos abeilles.

Chacun de nous connaît le rôle prépondérant que joue l'abeille dans la pollinisation des arbres fruitiers. Malgré cela, il y a encore quelques réticents qui prétendront — bien à tort du reste — que l'abeille est susceptible de détruire de beaux fruits ou de belles grappes de raisin bien mûres. Cela est entièrement faux et absurde.

Tous ceux qui ont un peu étudié l'anatomie de l'abeille-ouvrière, savent très bien qu'il lui est matériellement impossible d'attaquer une graine de raisin ou un fruit ; tandis que la guêpe, elle — une hyménoptère aussi, mais dotée de mandibules puissantes — en est bien la seule responsable. La preuve, surtout pour les incrédules, est la suivante : Posez sur la planche d'envol d'une ruche une belle grappe de raisin mûre et bien dorée, ou encore un fruit (par exemple une Williams bien à point). Regardons maintenant, si vous voulez bien, ce qui va se passer. Précisons cependant que le raisin ou la poire ne doivent présenter aucune plaie, même pas de la grosseur d'une pointe d'aiguille. Vous verrez des abeilles humer cette provende inespérée, inspecter dans tous les recoins où pouvoir glisser leur langue, mais comme il n'y a aucun orifice, elles délaisseront les fruits purement et simplement.

Je payerais une bonne « trois étoiles » à qui pourrait me donner des preuves contraires à celles que je viens d'énumérer. Ce sont donc les guêpes ou les oiseaux qui sont bien les responsables de l'attaque des fruits ; et si les abeilles font le reste, c'est bien pour que quelqu'un en profite ; mieux vaut cela que de voir la pourriture s'y mettre et endommager les fruits ou raisins avoisinants. Dame nature n'a-t-elle pas, dans sa sagesse, bien fait les choses ?

Dans des expériences très poussées, faites par nos pays voisins, il a été démontré ce qui suit — détail fécondation, expériences scientifiques, pollinisation, insectes divers, fécondation : 4 %, bourdons : 17 % — vent : 19 % ; abeilles : 60 % .

Cela démontre bien l'utilité de l'abeille en matière fruitière ; en plus, elle évite également la dégénérescence des fleurs à autofécondation, en transportant le pollen d'une à l'autre. L'abeille est donc l'agent le plus actif de la fécondation des plantes et, partant, de la fructification.

La suite des expériences a démontré également sur d'autres espèces que les fruitières tout le bien réalisé par nos avettes. Il

serait trop long, même fastidieux, et la place manquerait, pour décrire tout le mérite de nos braves abeilles. Je voudrais seulement rappeler tout le bienfait du miel, produit de la ruche insouillée, cher à nos familles paysannes, surtout pour nos bambins. C'est pour elles et pour eux que nos responsables doivent être bons princes. Les erreurs de l'an dernier ne doivent pas, à nouveau, porter atteinte à nos ruches. Le traitement trop tardif à l'Oleoparathion a causé de graves soucis à nos apiculteurs. En effet, au moment du traitement les tussilages et dents-de-lion étaient en fleurs, et comme ces deux plantes sont très communes dans nos contrées et, par surcroît, les premières sources de pollen et, partant, connaissant l'ardeur au travail de nos abeilles, je vous laisse le soin de deviner ce qui est arrivé.

Nous savons qu'il y a d'autres moyens, en saison morte, de lutter contre notre indésirable cochenille. Je ne veux pas peindre le diable sur la muraille ; mais s'il est encore temps, je serais — avec mes collègues apiculteurs — heureux de ne plus avoir de printemps silencieux. *G. Bruchez.*

Rédaction. — Les traitements antiparasitaires jugés indispensabes à l'arboriculture et à l'agriculture, font renaître chaque année au printemps, les mêmes soucis dans les rangs des apiculteurs. Nos abeilles doivent et peuvent être protégées aussi les apiculteurs des régions intéressées doivent-ils redoubler de vigilance en utilisant les moyens de défense mis à leur disposition.

RAPPORTS – CONFÉRENCES – CONGRÈS

Echos du XXe Congrès international d'apiculture de Bucarest

La commission de pathologie nous a présenté un excellent rapport de synthèse sur les problèmes de bactériologie.

Si la loque européenne est assez facilement guérie avec l'emploi des antibiotiques, il n'en est pas de même pour l'américaine dont le traitement est interdit dans plusieurs pays. De nombreux savants ont apporté le fruit de leurs expériences et recherches, et sont d'accord que la propagation et le transport du bacille larvae se fait surtout par le miel, lors du pillage de colonies faibles infectées. L'apiculteur qui prélève des abeilles dans de telles colonies pour former des nucléi, multiplie les risques de contagion. Le milieu ambiant, terrains acides et humides auraient une influence sur le développement de ce dangereux bacille qui fait des ravages en Pologne.